



Balanant François : Né le 12-06-1861 à Plouguerneau ; études au Kreisker ; 1885, prêtre ; 1886, vicaire à Berrien ; 1887, vicaire à Argol ; 1890, précepteur à Landévennec puis vicaire à Audierne ; 1897, aumônier des Frères à Quimper ; 1904, recteur de Penhars ; 1911, recteur de Saint-Marc, Brest ; 1928, retiré à Saint-Marc ; décédé le 26-02-1930. Auteur breton.

Étude : *La Bretagne, dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*, Paris, Beauchesne, 1990, 418 p. *Semaine religieuse*, 1930, p. 183-186. A. Croix, F. Roudaut, *Taolennou ar Baradoz, Les chemins du Paradis*, Douarnenez, Ar Men, 1988.

Il exerça dans le vicariat à Audierne (1890-1897), dans le rectorat à Penhars (1904-1911), puis à Saint-Marc (1911-1928). Au cours de son ministère, il s'était spécialisé dans la prédication des missions bretonnes. Il y tenait la fonction la plus importante et la plus délicate celle du « taolennier » (tableauteur) et qui consistait à expliquer les tableaux de missions hérités de Michel Le Nobletz et du bienheureux Julien Maunoir. François Balanant excellait dans cet exercice; il fut un très grand prédicateur en langue bretonne qu'il possédait à fond et maniait à merveille. Ses cahiers manuscrits ont été malheureusement dispersés.

Jean-Louis Le Floc'h, article *Balanant* in *La Bretagne, dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*, Paris, Beauchesne, 1990.

C'est l'une des figures les plus sympathiques et les plus populaires de notre clergé qui vient de disparaître. M. Balanant n'y comptait que des amis. Il était né, d'une famille saint-politaine, en 1861, à Plouguerneau, où son père était douanier. M. Balanant rappelait avec plaisir les souvenirs de son enfance ; de la gêne, sans doute, mais une constante bonne humeur, une famille nombreuse élevée à dure école, mais intelligente et parfaitement unie. F.-M. Balanant, comme beaucoup de fils de douaniers, entra dans l'Eglise ; sa tante Gabrielle le prit à Saint-Pol avec son frère aîné, Victor ; ils suivaient les cours au collège, faisaient bien quelques espiègleries en ville, mais travailleurs, éveillés, ils profitaient de tout pour acquérir une instruction étendue et surtout un solide bon sens ; les jours de congé, ils passaient le plus clair de leur temps à la grève, et la mer, la grande excitatrice des observateurs précoces, en fit des débrouillards et des forts.

François-Marie fut ordonné prêtre le 19 Décembre 1885 ; d'abord auxiliaire à Berrien, puis vicaire à Argol, précepteur dans la famille de Chalus, à Landévennec, à la fin de son préceptorat il fut nommé vicaire à Audierne. Là il fut le prêtre des marins. « Aotrou Balanant » n'y est pas oublié ! Il connaissait à fond le métier des pêcheurs, il assistait au retour des bateaux, écoutait attentivement le récit des événements de mer : son vocabulaire s'enrichissait, sa mémoire se garnissait d'expressions pittoresques, dont sa prédication et sa conversation seront émaillées.

Pour lui permettre d'élever ses neveux, dont un surtout, Victor, le député, lui fera par la suite tant d'honneur, l'administration le nomma aumônier du noviciat du Likès ; puis il devint recteur de Penhars, et, en 1911, recteur de Saint-Marc.

Ce sont là les cadres extérieurs de sa vie sacerdotale ; mais son zèle le déborda plus d'une fois. Il fut un vrai missionnaire : il avait reçu de Dieu des dons exceptionnels de prédicateur : une parole puissante, simple et variée, une observation pénétrante ; et le travail régulier et méthodique lui avait fourni une science théologique éprouvée. Il pouvait aborder, tous les genres, aussi bien le grand sermon que la conférence familière : il se spécialisa de bonne heure dans le plus difficile et le plus caractéristique pour nous, Bretons, de tous les genres de prédication : les tableaux. Tous ses dons s'y



déployaient avec aisance : il savait le breton comme s'il l'avait inventé ; sa verve malicieuse le servait à souhait dans la description des vices, dont les tableaux symboliques de Dom Michel Le Nobletz lui donnaient l'expression traditionnelle ; sa voix prenait toutes les inflexions, sa mémoire admirablement cultivée abondait en traits et anecdotes ; sa passion pour le salut des âmes amenait sur ses lèvres des vibrations qui faisaient passer dans l'auditoire tous les frissons. Il donna 170 missions, et prêcha plusieurs fois aux Bretons d'Angers et de Paris. Que l'on pense à ce chiffre magnifique et l'on comprendra la grandeur particulière de cette âme de prêtre qui ne sacrifia jamais rien de ses devoirs de vicaire, d'aumônier et de recteur, et qui eut toujours à compter avec un ennemi redoutable, une maladie perfide, tenace, et cruellement douloureuse.

Il eut toujours à cœur l'instruction chrétienne des enfants : il veillait à la prospérité des deux écoles libres de Saint-Marc ; il faisait le catéchisme avec autorité et bonté ; les enfants sous son regard ne bougeaient pas : il savait les intéresser. Aux retraites de communion, il avait toujours un grand nombre de confesseurs ; il ne voulait pas que l'on fit vite ; il aimait prendre son temps ; quand on les presse, les enfants ne sont pas à l'aise ; et quand le prêtre lui-même voit autour de son confessionnal des bandes trop nombreuses, il s'énervait.

Fatigué par ses travaux apostoliques, terrassé à tout instant par son mal implacable, il ne perdit jamais sa bonne humeur et sa franche gaîté. Dans le répit que lui laissaient le travail et la maladie, il était le plus accueillant des confrères ; toujours prêt à rendre service, communiquant aux débutants ses cahiers d'une calligraphie admirable, bien ordonnés, avec des divisions que la diversité des encres rendait plus nettes. Précieux cahiers que sa charité a dispersés, qu'il ne réclamait pas, mais qui prolongeront encore par ceux qui les détiennent le bienfait de sa prédication.

Il avait bâti à Saint-Marc un beau presbytère ; quand il lui fallut résigner ses fonctions pastorales, il demanda à y rester jusqu'à sa mort. MM. Barvet et Piriou, ses successeurs, le gardèrent, l'entourant d'une affection respectueuse et filiale ; jamais il ne fut à charge ; il savait souffrir. Et ce qui a achevé de donner à sa vie son caractère le plus lumineux, n'est-ce pas cette patience des trois dernières années ?

Pieux sans affectation, il continua aussi longtemps que le lui permit la faiblesse de ses jambes, à dire la sainte messe. Il était peu communicatif de ses états intérieurs, mais on voyait bien qu'il lui fallait une foi robuste pour accepter avec une telle simplicité les humiliations, de la maladie. Il avait toujours entretenu une vive dévotion à son illustre devancier, Dom Michel. Il avait collaboré au procès de béatification, et conserva longtemps l'espoir d'aller à Rome pour la glorification de celui dont il fut un si fidèle continuateur.

Il avait perdu son frère Victor, mort en 1888, curé d'Aïn Tédelez, au diocèse d'Oran ; son neveu Alain Talabardon, jeune prêtre, était mort pendant la guerre ; il voyait avec chagrin disparaître les grands amis, compagnons de ses missions ; son affection se faisait plus vive pour ceux qui restaient, pour ceux qui, plus jeunes, venaient à lui avec une confiance et une vénération qui adoucirent les tristesses de ses dernières années.

Le mardi 25 Février, au repas du soir, il parut plus gai et plus original qu'à l'ordinaire : il rappela quelques bons tours de sa vie de collégien, quelques histoires de marins ; puis il monta dans sa chambre. L'un des vicaires, en rentrant du patronage, l'entendit se plaindre : on s'empressa autour de lui ; il se voyait perdu : « C'est la fin... Pardon, mon Dieu... Jésus ! Marie. » On eut pourtant le temps de lui administrer l'Extrême-Onction et de lui donner l'indulgence de la bonne mort. Mais à peine les prières étaient-elles finies, il rendait son âme à Dieu.

C'était une bonne âme de prêtre, pauvre au dernier point des biens de ce monde, riche des mérites que lui ont valus la souffrance et l'apostolat. Sa famille, ses confrères, ses paroissiens retiendront ces deux traits de son caractère. Ses obsèques furent célébrées le vendredi 28 Février, au milieu d'une assistance nombreuse et recueillie ; M. le chanoine Vasseur, curé de Lambézellec, fit la levée du corps ; M. le chanoine Moënner, curé-archiprêtre de Saint-Louis, présida le nocturne et donna l'absoute. M. Jézéquel, recteur de Bohars, chanta la messe. L'inhumation eut lieu le soir même, à Roscoff.

R. I. P. *Semaine Religieuse de Quimper et Léon*, 14 Mars 1930, p. 183.